

Tant qu'il y a de la vie

Je me nourris d'espoir.

L'espoir a bien des formes, des couleurs, des goûts ; très souvent cela prend l'apparence d'une boule de poussière de lumière, étoiles scintillantes une nuit sans nuage. Fugace, logé au fond du regard ou flottant en aura autour du visage, il faut savoir être attentif. Je préfère l'espoir spontané, désintéressé et généreux ; il est sucré, doux, roule dans la bouche et fond sous la langue. Mais il en existe de toutes sortes : malicieux, fervent, désespéré... Attention aux faux espoirs ! C'est subtil, mais déjà l'aspect diffère : ça ressemble à une orbe floue, aux couleurs aussi ternes que la palette d'un peintre dépressif... et si malheureusement vous avez confondu, vous allez vite comprendre votre erreur : c'est fade, amer, râpeux, ça laisse des bouts entre les dents ! Non, ça n'a vraiment rien à voir.

En théorie vous pouvez en trouver un peu partout, en pratique c'est tout un art : l'art de la chasse au trésor. Il faut d'abord un endroit plein de monde, on optimise nos chances. Un endroit qui inspire, qui fait vibrer, qui fait souffler. Réfléchir et penser, ça mène souvent à espérer. Mon lieu favori, ce sont les parcs. Dans cette grande ville grise et polluée : une bulle d'air. Des chemins en terre, des fleurs colorées, de vieux arbres dont les branches tombent sur vous comme pour vous câliner, des mares avec poissons et canards... et des bancs ! Des bancs, les humains s'y assoient et espèrent, c'est aussi simple que ça.

Ce petit garçon, les jambes se balançant dans le vide... Je suis un expert, et j'ai faim, alors je vois tout de suite. Derrière les boucles blondes qui tombent sur son front, se cachent de grands yeux bleus, et dans ces yeux, de petites étincelles d'espoirs. Roses, vertes, ce petit espère gentiment que sa maman lui achète une glace fraise-pistache au kiosque du parc. Il faut se dépêcher avant que l'espoir disparaisse ! "Allons, c'est bientôt l'heure du dîner", c'est ce que disent les mamans, non ? Alors on s'approche et on aspire ces délicates étoiles, comme on inspire l'air frais du petit matin. Miam. L'espoir d'enfant est pur et énergique. Le petit fait la tête, c'est normal. Les humains mettent toujours du temps avant de retrouver espoir.

Deux bancs plus loin, il y a ce grand-père, à la moustache admirablement entretenue. Le regard est dur, la bouche pincée, mais ses yeux brillent. Il tourne les pages de son journal à la hâte, cherchant la rubrique sportive ; son cheval a-t-il gagné la course ? Une fois la certitude acquise, l'espoir se dissipe et laisse l'humain face à toutes sortes d'émotions. Le papy guilleret a visiblement misé sur le bon cheval.

Et cette femme qui piétine à l'arrêt de bus ! Elle est entourée d'un halo opaque et verdâtre : c'est un faux espoir. Elle regarde sa montre en se disant, "Allez, je l'attend encore 2 minutes", mais elle sait très bien qu'elle est arrivée trop tard et que le bus est déjà passé... Je ne vais pas vous faire la démonstration, cet espoir sera exécration, c'est évident.

Voilà, c'est comme ça que je vis, comme une abeille qui butine, d'humain en humain, de pensée en rêve, de...

Et soudain je la vois.

Si lumineuse qu'on pourrait croire qu'on brûlerait en s'en approchant, une femme rayonnante d'espoir saute d'une camionnette, chargée d'un énorme carton. Je suis captivé par la beauté de son éclat, léger et intense. C'est la première fois que je rencontre une telle aura, et je tombe sous le charme de cette pépite. Ce n'était pas prévu, mais je décide de m'approcher. Je suis curieux de savoir ce qui peut engendrer un espoir aussi concentré. De près elle est magnifique, l'espoir s'écoulant en cascade de ses yeux comme de l'or liquide. Elle espère que le client sera chez

lui pour réceptionner son colis. Tout simplement. C'est démesuré et étrangement exaltant. Par pure gourmandise, j'ai envie d'y goûter... Sensationnel. Le délice que j'aspire ce jour-là restera à jamais inoubliable. Tendrement glacée, cristallin comme de l'eau de roche, subtilement fleuri, caressant le palais, je pourrai succomber de plaisir. Noyé dans ce nectar, sans m'en apercevoir, je lui vole tout son espoir. Je n'ai pas le temps de me sentir coupable que le bouclier de lumière s'est déjà reconstitué autour d'elle. L'espoir est déjà de retour. Elle est persuadée que le client sera chez lui demain, qu'elle n'aura qu'à revenir. Je ne comprends pas, si vite, je n'avais jamais vu ça. Je croque à nouveau cette friandise exquise, et voilà que l'espoir réapparaît à nouveau ! Comment est-ce possible ? Cette femme est un rêve mystérieux, une corne d'abondance, je ne dois pas la perdre ; je grimpe dans sa camionnette.

Elle conduit mal. Vraiment très mal. Si je vis d'espoir, elle vit sûrement de chance, car nous avons risqué l'accident à chaque carrefour, feu tricolore, stop (STOP, c'est quand même dans le nom), passage piétons. De plus elle s'arrête aléatoirement, montant sur le trottoir, pour coller des affiches de recherche : son chat a disparu. Une bestiole moche, une oreille en moins, les yeux divergents, les poils drêches et emmêlés. Qui voudrait retrouver une horreur pareille ? Elle doit vraiment l'aimer. Elle remonte avec difficulté sur son siège. Je l'observe, la gourmandise en vilain défaut, et sa luminosité m'aveugle. En fait, elle se tient bizarrement, toute droite, et grimace à chaque nid-de-poule. Elle semble avoir du mal à jouer avec les pédales. Douleur de dos ? Si oui, elle s'en moque bien, plus préoccupée à slalomer entre les obstacles sur la route. Elle doit se dépêcher car son patron l'a convoqué. Elle brûle d'espoir, ça sent l'augmentation de salaire. Elle pourrait s'acheter cette paire de bottes terriblement kitsch qu'elle a repéré il y a des mois. J'aspire ses petites perles de sucre dans ses yeux, ravi pour elle comme pour moi.

Il n'y a pas que sa conduite qui est déplorable : son sens intuitif aussi. Son patron l'a viré. Pour des raisons compréhensibles comme l'utilisation personnelle de son véhicule professionnel, son retard fréquent ; mais aussi pour ses livraisons qui prennent trop de temps, elle discute trop avec les clients. C'est une entreprise de transport qui ne fait pas dans le relationnel. Selon moi, ce licenciement a de bon qu'elle n'a plus de véhicule. Et alors que je m'attendais à la retrouver dépitée, elle rayonne en imaginant toutes les opportunités de nouveaux métiers à tester. J'aspire à pleins poumons son enthousiasme, je me régale. Elle n'a pas fait d'études, elle travaille juste pour payer son loyer et manger. Elle n'a pas de grands rêves si ce n'est d'être heureuse, alors elle vit sereinement. Et tandis qu'elle marche en boitant, à grandes enjambées pour rentrer chez elle tout en listant mentalement les enseignes où elle voudrait postuler, je me demande si elle n'est pas juste naïve.

Son appartement sent les épices et est envahi de verdure. Il y en a partout, grouillant sur les meubles, grim pant sur les murs, colonisant même les chaises et le canapé. Son lit n'y échappe pas, on peut juste apercevoir la place pour l'empreinte de son corps. L'air doit être bien pur avec toutes ses plantes qui font de la photosynthèse, et c'est pourtant étrangement étouffant. Du coup, elle vit sur le sol, au milieu des assiettes sales, des emballages, du linge à plier, de la litière du chat, du matériel de peinture... On dirait une toute petite souris au cœur d'une forêt, à la fois perdue et chez elle. Elle croit sincèrement qu'elle va retrouver un emploi dans la semaine, et je m'empresse de grignoter son espoir, qui réapparaît aussitôt. Je vais me plaire ici.

Et en effet, je m'habitue vite au charme de cette vie simple et insouciant. Son rythme est si lent. Elle dort beaucoup, se réveille pour picorer quelques médicaments pour ses douleurs, écouter de la musique étrange, peindre un peu, appeler le chat par la fenêtre. Et regarder son jeu télévisé préféré : une sorte de concours de pâtisserie où les candidats privés de leurs sens, doivent réussir à faire un gâteau dans le thème imposé (ces dernières semaines nous avons eu entre autre : "Pot de

départ à la retraite de Séverine de la compta”, “Enterrement le jour de la St Valentin”, “Fête d’anniversaire de siamois intolérants au lactose”). C’est ridicule et addictif, un peu comme elle finalement. Elle est bizarre et vibrante, et j’adore notre vie ensemble, nos petites habitudes. Puis un jour, en pleine réécriture de son CV après s’être une nouvelle fois fait virer, elle se tord soudainement de douleur. C’est son dos, encore. Des décharges électriques montent le long de sa colonne vertébrale et viennent lui pulser dans le crâne. Cette fois c’est trop, ça l’inquiète, ça m’inquiète. Elle n’a plus de voiture pour se rendre chez le médecin, alors elle appelle le 15. Elle croise les doigts, espérant secrètement réaliser son rêve d’enfance : faire un tour en ambulance. Et je me délecte de cette fantaisie.

Les heures sont longues aux urgences, et j’attend bêtement à côté de ma demoiselle soleil. Je m’ennuie et rien ne m’oblige à rester ici, mais je ne pense pas à la quitter, loin de là. Habituellement, c’est vrai que je ne reste pas avec les humains que je prive d’espoir, tout simplement car je n’y trouve aucun intérêt. Une fois que le berger a tondus un mouton, il ne reste pas à attendre que la laine repousse, il tond le suivant. Mais j’ai mis la main sur un mouton spécial. Je me sens comme Jason découvrant la Toison d’or. Et puis soyons honnête, je m’attache peut-être un peu. Elle est rigolote. Les hôpitaux sont aussi un bon lieu de chasse, remplis de gens qui croient. Mais l’espoir y est désespéré, suppliant, triste. Pas besoin d’en décrire le goût. Il faudrait être un mort-de-faim pour s’en sustenter. Elle fait tâche, ma petite pleine d’espoir. On lui fait passer des examens, on lui pose des questions, elle rayonne et je me goinfre. Finalement, la décision est prise de l’hospitaliser.

Nous nous retrouvons dans une petite chambre aseptisée, dont les murs jaunissent sûrement dû être blancs un jour, simplement meublée d’un lit médicalisé, d’une commode, d’un fauteuil rouge fatigué et d’une télé murale. Il manque plusieurs lames au store de la fenêtre. On s’en contentera pour cette nuit. Elle prie pour que la télé fonctionne, notre émission préférée passe ce soir. Un médecin au teint cireux arrive enfin et la conversation se déroule à peu près comme cela :

“- Mademoiselle, vous avez un cancer.

- Oui.

- Vous vous en doutiez ?

- Non, pas du tout.

- Vous nous avez rapporté avoir perdu beaucoup de poids dernièrement, vous êtes très fatiguée, vous vous plaignez de nombreuses douleurs dans le crâne, le dos, le ventre.

- En effet.

- C’est un cancer, à un stade très avancé d’après les résultats des examens. Nous allons vous garder avec nous. Je reviendrai vous voir, ainsi que mes collègues de l’équipe de la douleur. Il faut que vous soyez confortable. Avez-vous des questions ?

- Est-ce que la télé fonctionne ?”

Et c’est vrai que c’est une bonne question, car ce soir il n’y aura pas une mais deux éliminations, et notre favori est en mauvaise posture.

Nous ne sommes pas restés qu’une seule nuit, ni qu’un jour ou qu’une semaine. Que font-ils dans cet hôpital ? On n’y soigne pas les gens ? Shooter mon amie aux antidouleurs ne suffira certainement pas à la remettre sur pieds. Ne devrait-on pas commencer une chimiothérapie ou je ne sais quel autre protocole ? Et comment fait-elle pour rester aussi éclatante et positive, quand moi je deviens fou à tourner en rond ? Je jurerai que les murs se rapprochent. Cela manque de plante en fait, pourtant ce serait simple : une ici, une là. Ça assainirait l’air oppressant. Et puis il n’y a rien à faire. C’est long. C’est pesant. Je suis assis dans le fauteuil rouge, et toute la journée je réfléchis, je pense, je mange. Ne viennent perturber mes réflexions que les bip terriblement réguliers, les pas

pressés dans les couloirs, les gémissements des humains des chambres voisines, les bonjour-avez-vous-mal-à-demain des médecins, les bonjour-tenez-vos-médicaments des infirmières, et le silence. Qu'il est bruyant. Mais pourtant, et cela commence à m'agacer, ma douce petite continue de briller à m'en brûler les rétines. Quoi ? Cette situation est interminable et s'apparente à une lente torture, alors quoi ? Qu'est-ce qui continue de la faire pétiller ainsi ? Et bien, elle espère que la prochaine saison de son émission sorte rapidement. C'est trivial, je ne comprends pas. Ne préfère-t-elle pas espérer guérir de son cancer ? Je m'empresse de voler son espoir. Puis elle espère que McDonald's accepte sa candidature. Idiote ! J'arrache son espoir. Puis elle espère que l'esthéticienne du service vienne lui faire une manucure. Imbécile ! Je broie son espoir. Puis elle espère que demain, le ciel sera encore aussi bleu. Stupide ! J'écrase son espoir ! Je massacre son espoir ! J'engloutis son espoir ! C'est comme boire l'océan, c'est infini et impossible mais je m'en vais réaliser cet exploit, parce que cette écervelée est naïve et conne et... Et puis plus rien. En plein jour, il fait tout noir. Déconcerté je la regarde, ses yeux sont grands ouverts, comme si elle pouvait me voir, mais son regard si vide, si las, si gris ; ses petites pupilles semblent affolées, naviguant de gauche à droite comme si elle lisait un livre à une vitesse folle, mais un livre ne mauvaises nouvelles qui serreraient son coeur car elle fronce les sourcils, et elle a l'air d'avoir peur, et aussi mal, et ses lèvres tremblantes semblent vouloir dire quelque chose - à qui ? à moi ? - et je ne comprends pas, depuis quand est-elle si pâle ? Si frêle ? Pourquoi n'ai-je rien vu ? Elle allait aller mieux, elle allait s'en remettre, c'était sûr, j'y croyais, et on aurait retrouvé son chat, et un boulot, et on aurait acheté les bottes kitsch, et qui va arroser les plantes ? ... C'est fini. Je me sens démuni et cruellement seul. Elle savait. Elle savait, et elle continuait de croire, d'attendre des petites choses comme elle l'a toujours fait, s'émerveillant de futilités et de rêveries, parce que c'était ça sa vie. J'étais un moustique attiré par sa lumière, zonzonnant lamentablement autour d'elle. Puis à son contact quelque chose a changé, j'ai changé, j'ai expérimenté des émotions, des sensations, des instants précieux qui m'ont transformé. Le moustique est devenu une luciole, timidement lumineuse. Mais on ne brillait pas de la même manière. Cet espoir... c'est moi qui l'ai tué ?

2404 mots